

En lice

Françoise Renaud

On l'a vu plusieurs fois à la télévision pendant les derniers Jeux Olympiques : elle était engagée sur 200 mètres plat. Tout de suite on l'a remarquée.

À cause de sa tenue : pantalon de sport, sweater à manches et cagoule taillée dans un tissu blanc élastique — drôle d'accoutrement pour courir quand bien même on a vu ces dernières années une poignée de filles en voile s'aligner pour ce type d'épreuves. Donc, chaque partie du corps soigneusement préservée. Seuls visibles les mains et le visage. Les cheveux, on les devinait longs et soyeux parce qu'ils formaient une bosse dans le cou.

La première fois, elle occupait la corde.

Mieux vaut être écarté des bordures pour une course en virage, tout le monde sait ça, du coup on avait le sentiment que le sort l'avait brimée, lui concédant la plus mauvaise place. Les autres filles, habituées des compétitions internationales, arboraient des airs concentrés. Bahaméennes jamaïcaines américaines, toutes racées, muscles saillants huilés tatoués. Magnifiques.

Elle, emmaillotée.

Pourtant nichée derrière son front, comme en veilleuse, une fougue rare, de celles qui n'appartiennent qu'aux personnes contraintes qui trouvent un jour la ressource de faire sauter le joug qui les entrave.

Sur la liste de départ, on pouvait lire son prénom : Sakina. Quant à son nom de famille, difficile à retenir, il avait une consonance du golfe Persique.

Finalement tout se passa bien en dépit de son mauvais couloir. Sa phase de poussée se prolongea pendant le premier tiers de la course, elle prit garde dans le virage et finit idéalement en déroulant sur les dix derniers mètres. Son temps — au-dessous des 22 secondes 80 centièmes — la qualifiait à égalité avec une autre jeune fille et beaucoup parmi les initiés ne l'attendaient pas à pareil niveau. C'est la veille de cette course qu'elle avait rencontré le garçon au village olympique, dans une des salles de restaurant.

Heure de midi, peu de places libres. Comme elle entamait son plat de résistance, il s'était porté devant elle et l'avait questionnée en anglais.

Je peux ?

Elle avait acquiescé, surprise qu'on veuille s'installer à sa table. Du côté de l'entrée, s'était formé un attroupement autour d'un célèbre joueur de tennis.

C'est moins bruyant par ici... Comment ça va ? En forme ? Moi, je cours vendredi, maintenant j'ai hâte...

Tout en déjeunant, ils avaient échangé autour de leurs disciplines, constatant combien elles étaient différentes quand bien même il s'agissait pour l'un et l'autre de courir à pied — lui pratiquait le fond, engagé sur 5000 mètres. Enfin, c'était surtout lui qui parlait, car elle semblait avoir perdu une part de ses moyens depuis qu'il l'avait rejointe. Elle se sentait impressionnée, engoncée dans ses vêtements, et puis laide en dépit du discret maquillage qu'elle s'autorisait pour compenser l'ingratitude de sa coiffure. Donc elle s'appliquait à manger sans faire de bruit et regardait fixement le drapeau cousu sur la casquette posée sur la table. Juste avant le dessert il s'expliqua. Son père, d'origine soudanaise, avait été embauché par une firme scandinave si bien qu'il avait grandi

en Europe. Voilà pourquoi il courait sous ce maillot un peu surprenant étant donné la couleur de sa peau et la nature de son physique.

Le repas fini, il lui avait tendu la main.

Je m'appelle Haadi. Bonne chance pour la suite.

Quelques instants d'échange au cours d'un déjeuner, rien de plus, mais elle s'était laissé troubler. Ce garçon d'Afrique qui vivait dans le nord de l'Europe devait caresser la piste rouge avec ses jambes longues et douces. Allons, elle devait se reprendre et se concentrer sur ses courses.

La nuit qui suivit, elle rêva de forêts de pins noirs. De lacs bordés de neige.

Première fois qu'une telle chose lui arrivait.

Au moment de gagner la chambre d'appel pour disputer son deuxième tour, elle s'en était souvenue.

Le troisième des quarts de finale était prévu à 19h 07 précises, aucun retard n'était affiché et sa séance d'échauffement s'était bien déroulée. Tout semblait réglé comme du papier à musique. Et puis, d'une façon brusque, comme un prolongement au rêve de la nuit précédente, le visage d'Haadi s'était incarné devant ses yeux et s'était mis à entrer dans son corps, à se répandre à travers ses veines alors qu'elle devait tout oublier pour exister seulement dans l'acte de courir — ce qu'elle savait faire d'habitude. En pénétrant l'enceinte du stade bondé, son cœur cognait et son front brûlait. Une étrange idée la poursuivait : que sa vie pouvait prendre un tour différent.

Au fond c'était pour ça qu'elle courait : pour laisser une porte ouverte au hasard.

Elle avait toujours aimé dépasser ses limites et elle savait reconnaître qu'au-delà de l'épuisement du corps, elle avait parfois ressenti de l'ivresse. Mais elle courait d'abord parce qu'elle était douée pour ça, ensuite parce qu'il était inscrit dans sa mission de por-

ter les couleurs de sa famille et de son pays. Bien normal. Elle avait obtenu d'eux la permission de pratiquer l'athlétisme et avait la chance de fréquenter l'université depuis deux ans. Elle était privilégiée, pas question de se plaindre. Aussi, jusqu'à sa deuxième entrée en lice, elle ignorait encore cette part d'elle-même, secrète, qui souhaitait échapper aux emprises de la tradition et de la religion, à l'avenir étouffant décidé par ses pères — si peu de choix pour les filles de son monde. En vérité, le secret avait mûri à mesure qu'elle pratiquait la course à pied et l'état réel de son désir était en train d'émerger à sa conscience au moment le plus crucial de sa carrière sportive.

Avec conviction elle avait voyagé jusqu'à cette ville, avait remporté sa sélection pour le deuxième tour et jamais course n'avait eu plus d'importance à ses yeux que celle qui s'annonçait. Pas le moment de gaspiller ses forces.

Mais le rêve déferlait de plus belle, l'aveuglait.

Haadi.

Haadi et les forêts sans fin bordant des lacs gelés.

Elle se débattait pour le repousser mais il résistait. À présent elle s'imaginait que le garçon se préparait à la regarder courir à la télévision. Elle en était pétrifiée et les sentiments insolites qui la possédaient depuis plusieurs minutes accéléraient encore le flux de son sang.

La ville olympique était chauffée à blanc. Plus de 30 degrés, un taux d'humidité impressionnant. Des acclamations s'élevaient au hasard des gradins, roulaient comme une rumeur. Une sorte d'euphorie était en train de s'emparer du stade. L'heure de l'épreuve approchait. L'image d'Haadi qui courait dans la neige se tourna alors en bref éblouissement et la musique des forêts changea de bord à la façon d'un vent qui passe de la terre à la mer. Le trouble qui affectait Sakina depuis son arrivée sur la piste était en train de se muer en une énergie formidable.

Elle se concentra, s'installa dans les blocks.

Le voile gênait sa respiration, c'était visible, et elle ruisselait — tout son corps caché ruisselait. Mais l'espérance qui désormais l'habitait décuplait ses forces et lui ordonnait d'aller au bout d'elle-même.

Elle prit le départ, le meilleur de sa carrière.

Un rictus lui déforma la face pendant toute la durée de la course. Son visage en était devenu sauvage, presque terrifiant.

Bien sûr, il y avait la douleur.

Douleur nouant ses muscles. Douleur au fil de ses tendons, entre ses mâchoires serrées comme soudées. Douleur en ses entrailles héritée de ses mères, aïeules et autres femmes du clan depuis des siècles et des siècles. Et maintenant qu'elle était lancée à toute allure au milieu de la piste — couloir numéro 5 — devant des milliers de gens, elle adorait cette douleur en train de gommer les sacrifices auxquels elle avait consenti pour vivre ce moment unique. Et ça n'était plus pour son pays ou pour une maigre gloire qu'elle courait, non. C'était pour le plaisir d'être libre, pour le beau Haadi désormais infiltré tel secret fabuleux dans son sang. Et son cœur, hanté par le panorama nordique et la blancheur de la neige parvenait à maîtriser ses pulsations et diriger au mieux son souffle.

Elle toucha au but la première, battit son record personnel : moins de 22 secondes 52 — un temps remarquable. Une fois passée la ligne, elle sembla prise de fureur. Elle poussa un cri rauque puis leva les paumes vers le ciel.

L'espace d'un instant, une fulgurante beauté lui traversa la face.

Le stade grondait.

Son moment de lumière était fini.

En vérité jamais personne n'avait vu une fille en voile gagner

le deuxième tour d'une épreuve de sprint aux Jeux Olympiques. Les commentateurs en restaient bouche-bée. Comme ils ne savaient rien de cette athlète hors norme, ils s'empressèrent de présenter les belles jamaïcaines qui déjà piaffaient, pressées d'en découdre dans la course suivante. Certains demeurèrent cependant impressionnés par ce rictus, par cette laideur, par cette extrême tension qui venait de conduire cette fille au bout d'elle-même dans l'espérance d'un autre destin. Sakina, fille d'un pays de désert qui ne connaissait pas de forêts.

Le lendemain, elle se classa avant-dernière de sa troisième et dernière course. Pas de regrets, c'était dans l'ordre des choses. Elle rentra au village olympique avec une sensation d'intense brûlure sur sa peau et les clameurs du stade en bagage. Griffé au secret de sa chair, le visage d'Haadi.

Elle le regarda courir sa série à la télévision, serra les poings dans l'accélération du dernier tour alors qu'il tenait tête aux favoris. Du coup elle se décida à gagner le stade pour l'encourager le jour de la finale. Probable qu'elle souhaitait le revoir pour le féliciter, en même temps se détestait pour nourrir une pensée si coupable. Elle le croisa au restaurant la veille de son départ. Il déjeunait en compagnie des jeunes filles blondes de son équipe qui avaient brillé aux concours du saut en hauteur et du triple saut. Il ne la remarqua pas, occupé par leurs bavardages. Mais cette chose qu'elle avait apprise de lui, tatouée du sceau du secret, — la vraie couleur de son désir — demeurerait à jamais inestimable.





©Huguette Martel, *Une Sœur de Charité*, huile, New York, 2007, 12,5 x 17,5 cm.